

Théories et pratique

Lieven D'HULST

Cent ans de théorie française de la traduction

De Batteux à Littré (1748-1847)

Presses Universitaires de Lille, 1990

L'histoire de la traduction est inséparable de l'histoire des idées. C'est ce que nous démontre la passionnante étude anthologique de Lieven d'Hulst, qui se propose de puiser dans les écrits des Encyclopédistes et des Romantiques, afin d'y cerner les différents types de discours alors en vogue sur la traduction. C'est en effet entre le XVIII^e et le XIX^e siècle que s'écrit un des chapitres fondamentaux sur les stratégies et les fonctions de la traduction, comme en témoigne la richesse de la bibliographie à la fin de ce volume. Mais il est bien évident que ces théories ne sont pas dissociées ni dissociables de la pratique de la traduction : les manières de traduire dépendent de la nature des relations avec les originaux. En d'autres termes, l'histoire de la pensée traductrice française ne peut se lire qu'à travers l'histoire linguistique et littéraire dans sa totalité. Ce livre a ainsi le mérite de mettre en évidence la naissance de l'idée de *situation historique* du traduire, et l'agencement complexe des facteurs qui la produisent.

Cette anthologie, composée de textes publiés pour la première fois entre 1748 et 1847, privilégie, dans un corpus immense représentant la diversité des tendances, trois formes d'écrits discursifs, assemblées en trois chapitres : les textes d'allure théorique, les préfaces, et les comptes rendus. Ce choix a pour avantage de fournir des points de repère aisés, et de permettre des mises en parallèle plus libres que n'aurait pas autorisées une organisation par tendances ou par thèmes. Car, comme on pouvait s'y attendre, il n'y a pas durant cette période, de théorie unifiée de la traduction, mais des théories qui se côtoient ou se concurrencent plus ou moins ouvertement, au gré des alliances entre rhétoriciens et grammairiens : en d'autres termes,

entre anciens et modernes. Pour ces derniers, une hiérarchie des procédés de traduction est souvent adoptée : la traduction interlinéaire est la première étape qui conduit à la saisie du sens, suivie de la version, de la traduction littérale, à l'exclusion de la paraphrase, de l'imitation, entièrement abandonnées à la rhétorique. Et si l'on tolère des entorses à ce régime, c'est en vertu de grands principes encore solidement ancrés. Car, quels que soient les critères choisis, la traduction, considérée comme une simple branche des Belles Lettres, se doit de composer avec les normes de l'âge classique : le goût, la bienséance, la vraisemblance, la clarté, etc.

En fait, toute la démarche de la réflexion théorique sur la traduction est caractérisée (déjà !) par le discours double : fidélité ou élégance, adéquation ou imitation, sans oublier la paraphrase pure, que l'on qualifiait alors de « traduction libre ». Les possibilités de « transport » d'une langue à une autre semblent d'autre part, et par avance, vouées à l'échec, en vertu d'une conception hiérarchique des langues qui règne jusque vers la moitié du XIX^e siècle : la plupart des textes-sources étant latins et grecs, aucune littéralité, aucune imitation, aucune paraphrase ne peuvent, aux yeux de l'époque, en restituer la perfection ni la noblesse. Et ne parlons pas de la traduction de grands poèmes comme *L'Iliade*, qui porte la preuve d'une haute trahison.

Cependant, le rôle de la traduction n'est jamais contesté : « Il n'y a pas de plus éminent service à rendre à la littérature, écrit Mme de Staël en 1816, que de transporter d'une langue à l'autre les chefs-d'œuvre de l'esprit humain ». Pour Vigny, traducteur de Shakespeare, la traduction devient ainsi l'instrument par excellence d'un renouveau du théâtre français. De plus, à mesure que le XIX^e siècle s'intéresse aux œuvres de ses voisins européens, la traduction cesse d'être l'impossible passage ; le principe de la fidélité repose davantage sur la double contrainte du respect de l'auteur et des mœurs du temps où il vécut. Même si Chateaubriand, avec sa traduction littérale de Milton, rebute bon nombre de ses contemporains, il est en partie responsable du discrédit progressif que connaît l'imitation, qui sera entièrement récusée par les milieux romantiques et leurs traducteurs, tel Nerval. La traduction va y gagner une dimension transitionnelle, mais, paradoxalement, perdre son intérêt aux yeux des théoriciens et critiques : elle sera désormais conçue comme simple instrument, et non comme une production artistique à part entière.

Aline Schulman